

*Adieu tristesse Bonjour tristesse  
Tu es inscrite dans les lignes du plafond  
Tu es inscrite dans les yeux que j'aime  
Tu n'es pas tout à fait la misère  
Car les livres les plus pauvres te dénoncent  
Par un sourire  
Bonjour tristesse  
Amour des corps aimables  
Puissance de l'amour  
Dont l'amabilité surqit  
Comme un monstre sans corps  
Tête désappointée  
Tristesse beau visage.*

*P. ELUARD (La vie immédiate)*

## PREMIÈRE PARTIE

### CHAPITRE I

Où ce sentiment inconnu dont l'ennui, la douceur m'obsèdent, j'hésite à apposer le nom, le beau nom grave de tristesse. C'est un sentiment si complet, si égoïste que j'en ai presque honte alors que la tristesse m'a toujours paru honorable. Je ne la connaissais pas, elle, mais l'ennui, le regret, plus rarement le remords. Aujourd'hui, quelque chose se replie sur moi comme une soie, énervante et douce, et me sépare des autres.

Cet été-là, j'avais dix-sept ans et j'étais parfaitement heureuse. Les «autres» étaient mon père et Eisa, sa maîtresse. Il me faut tout de suite expliquer cette situation qui peut paraître fausse. Mon père avait quarante ans, il était veuf depuis quinze; c'était un homme jeune, plein de vitalité, de possibilités, et, à ma sortie de pension, deux ans plus tôt, je n'avais pas pu ne pas comprendre qu'il vécut avec une femme. J'avais moins vite admis qu'il en changeât tous les six mois! Mais bientôt sa séduction, cette vie nouvelle et facile, mes dispositions m'y amenèrent. C'était un homme léger, habile en affaires, toujours curieux et vite lassé, et qui plaisait aux femmes. Je n'eus aucun mal à l'aimer, et tendrement, car il était bon, généreux, gai, et plein d'affection pour moi. Je n'imaginais pas de meilleur ami ni de plus distrayant. A ce début d'été, il poussa même la gentillesse jusqu'à me demander si la compagnie d'Eisa, sa maîtresse actuelle, ne m'ennuierait pas pendant les vacances. Je ne pus que l'encourager car je savais son besoin des femmes et que, d'autre part, Eisa ne nous fatiguerait pas. C'était une grande fille rousse, mi-créature, mi-mondaine, qui faisait de la figuration dans les studios et les bars des Champs-Élysées. Elle était gentille, assez simple et sans prétentions sérieuses. Nous étions d'ailleurs trop heureux de partir, mon père et moi, pour faire objection à quoi que ce soit. Il avait loué, sur la Méditerranée, une grande villa blanche, isolée, ravissante, dont nous rêvions depuis les premières chaleurs de juin. Elle était bâtie sur un promontoire, dominant la mer, cachée de la route par un bois de pins; un chemin de chèvres descendait à une petite crique dorée, bordée de rochers roux où se balançait la mer.

Les premiers jours furent éblouissants. Nous passions des heures sur la plage, écrasés de chaleur, prenant peu à peu une couleur saine et dorée, à l'exception d'Eisa qui rougissait et pelait dans d'affreuses souffrances. Mon père exécutait des mouvements de jambes compliqués pour faire disparaître un début d'estomac incompatible avec ses dispositions de Don Juan. Dès l'aube, j'étais dans l'eau, une eau fraîche et transparente où je m'enfouissais, où je m'épuisais en des mouvements désordonnés pour me laver de tou-

tes les ombres, de toutes les poussières de Paris. Je m'allongeais dans le sable, en prenais une poignée dans ma main, le laissais s'enfuir de mes doigts en un jet jaunâtre et doux, je me disais qu'il s'enfuyait comme le temps, que c'était une idée facile et qu'il était agréable d'avoir des idées faciles. C'était l'été.

Le sixième jour, je vis Cyril pour la première fois. Il longeait la côte sur un petit bateau à voile et chavira devant notre crique. Je l'aidai à récupérer ses affaires et, au milieu de nos rires, j'appris qu'il s'appelait Cyril, qu'il était étudiant en droit et passait ses vacances avec sa mère, dans une villa voisine. Il avait un visage de Latin, très brun, très ouvert, avec quelque chose d'équilibré, de protecteur, qui me plut. Pourtant, je fuyais ces étudiants de l'Université, brutaux, préoccupés d'eux-mêmes, de leur jeunesse surtout, y trouvant le sujet d'un drame ou un prétexte à leur ennui. Je n'aimais pas la jeunesse. Je leur préférais de beaucoup les amis de mon père, des hommes de quarante ans qui me parlaient avec courtoisie et attendrissement, me témoignaient une douceur de père et d'amant. Mais Cyril me plut. Il était grand et parfois beau, d'une beauté qui donnait confiance. Sans partager avec mon père cette aversion pour la laideur qui nous faisait souvent fréquenter des gens stupides, j'éprouvais en face des gens dénués de tout charme physique une sorte de gêne, d'absence; leur résignation à ne pas plaire me semblait une infirmité indécente. Car, que cherchions-nous, sinon plaire? Je ne sais pas encore aujourd'hui si ce goût de conquête cache une surabondance de vitalité, un goût d'emprise ou le besoin furtif, inavoué, d'être rassuré sur soi-même, soutenu.

Quand Cyril me quitta, il m'offrit de m'apprendre la navigation à voile. Je rentrai dîner, très absorbée par sa pensée, et ne participai pas, ou peu, à la conversation; c'est à peine si je remarquai la nervosité de mon père. Après dîner, nous nous allongeâmes dans des fauteuils, sur la terrasse, comme tous les soirs. Le ciel était éclaboussé d'étoiles. Je les regardais, espérant vaguement qu'elles seraient en avance et commenceraient à sillonner le ciel de leur chute. Mais nous n'étions qu'au début de juillet, elles ne bougeaient pas. Dans les graviers de la terrasse, les cigales chantaient. Elles devaient être des milliers, ivres de chaleur et de lune, à lancer ainsi ce drôle de cri des nuits entières. On m'avait expliqué qu'elles ne faisaient que frotter l'une contre l'autre leurs élytres, mais je préférais croire à ce chant de gorge guttural, instinctif comme celui des chats en leur saison. Nous étions bien; des petits grains de sable entre ma peau et mon chemisier me défendaient seuls des tendres assauts du sommeil. C'est alors que mon père toussota et se redressa sur sa chaise longue.

«J'ai une arrivée à vous annoncer», dit-il.

Je fermai les yeux avec désespoir. Nous étions trop tranquilles, cela ne pouvait durer!

«Dites-nous vite qui, cria Eisa, toujours avide de mondanités.

– Anne Larsen», dit mon père, et il se tourna vers moi.

Je le regardai, trop étonnée pour réagir. «Je lui ai dit de venir si elle était trop fatiguée par ses collections et elle... elle arrive.»

Je n'y aurais jamais pensé. Anne Larsen était une ancienne amie de ma pauvre mère et n'avait que très peu de rapports avec mon père. Néanmoins à ma sortie de pension, deux ans plus tôt, mon père, très embarrassé de moi, m'avait envoyée à elle. En une semaine, elle m'avait habillée avec goût et appris à vivre. J'en avais conçu pour elle une admiration passionnée qu'elle avait habilement détournée sur un jeune homme de son entourage. Je lui devais donc mes premières élégances et mes premières amours et lui en avais beaucoup de reconnaissance. A quarante-deux ans, c'était une femme très séduisante, très recherchée, avec un beau visage orqueilleux et las, indifférent. Cette indifférence était la seule chose qu'on pût lui reprocher. Elle était aimable et lointaine. Tout en elle reflétait une volonté constante, une tranquillité de cœur qui intimidait. Bien que divorcée et libre, on ne lui connaissait pas d'amant. D'ailleurs, nous n'avions pas les mêmes relations. elle fréquentait des gens fins, intelligents, discrets, et nous des gens bruyants, assoiffés, auxquels mon père demandait simplement d'être beaux ou drôles. Je crois qu'elle nous méprisait un peu, mon père et moi, pour notre parti pris d'amusements, de futilités, comme elle méprisait tout excès. Seuls nous réunissaient des dîners d'affaires – elle s'occupait de couture et mon père de publicité –, le souvenir de ma mère et mes efforts, car, si elle m'intimidait, je l'admirais beaucoup. Enfin cette arrivée subite apparaissait comme un contretemps si l'on pensait à la présence d'Eisa et aux idées d'Anne sur l'éducation.

Eisa monta se coucher après une foule de questions sur la situation d'Anne dans le monde. Je restai seule avec mon père et vins m'asseoir sur les marches, à ses pieds. Il se pencha et posa ses deux mains sur mes épaules.

«Pourquoi es-tu si efflanquée, ma douce? Tu as l'air d'un petit chat sauvage. J'aimerais avoir une belle fille blonde, un peu forte, avec des yeux en porcelaine et...

– La question n'est pas là, dis-je. Pourquoi as-tu invité Anne? Et pourquoi a-t-elle accepté?

– Pour voir ton vieux père, peut-être. On ne sait jamais.

– Tu n'es pas le genre d'hommes qui intéresse Anne, dis-je. Elle est trop intelligente, elle se respecte trop. Et Eisa? As-tu pensé à Eisa? Tu t'imagines les conversations entre Anne et Eisa? Moi pas!

– Je n'y ai pas pensé, avoua-t-il. C'est vrai que c'est épouvantable. Cécile, ma douce, si nous retournions à Paris?>>

Il riait doucement en me frottant la nuque. Je me retournai et le regardai. Ses yeux sombres

brillaient, des petites rides drôles en marquaient les bords, sa bouche se retroussait un peu. Il avait l'air d'un faune. Je me mis à rire avec lui, comme chaque fois qu'il s'attirait des complications.

«Mon vieux complice, dit-il. Que ferais-je sans toi?»

Et le ton de sa voix était si convaincu, si tendre, que je compris qu'il aurait été malheureux. Tard dans la nuit, nous parlâmes de l'amour, de ses complications. Aux yeux de mon père, elles étaient imaginaires. Il refusait systématiquement les notions de fidélité, de gravité, d'engagement. Il m'expliquait qu'elles étaient arbitraires, stériles. D'un autre que lui, cela m'eût choquée. Mais je savais que dans son cas, cela n'excluait ni la tendresse ni la dévotion, sentiments qui lui venaient d'autant plus facilement qu'il les voulait, les savait provisoires. Cette conception me séduisait. des amours rapides, violentes et passagères. Je n'étais pas à l'âge où la fidélité séduit. Je connaissais peu de chose de l'amour. des rendez-vous, des baisers et des lassitudes.

## CHAPITRE II

Anne ne devait pas arriver avant une semaine. Je profitais de ces derniers jours de vraies vacances. Nous avions loué la villa pour deux mois, mais je savais que dès l'arrivée d'Anne la détente complète ne serait plus possible. Anne donnait aux choses un contour, aux mots un sens que mon père et moi laissions volontiers échapper. Elle posait les normes du bon goût, de la délicatesse et l'on ne pouvait s'empêcher de les percevoir dans ses retraits soudains, ses silences blessés, ses expressions. C'était à la fois excitant et fatigant, humiliant en fin de compte car je sentais qu'elle avait raison.

Le jour de son arrivée, il fut décidé que mon père et Eisa iraient l'attendre à la gare de Fréjus. Je me refusai énergiquement de participer à l'expédition. En désespoir de cause, mon père cueillit tous les

glâieuls du jardin afin de les lui offrir dès la descente du train. Je lui conseillai seulement de ne pas faire porter le bouquet par Eisa. A trois heures, après leur départ, je descendis sur la plage. Il faisait une chaleur accablante. Je m'allongeai sur le sable, m'endormis à moitié et la voix de Cyril me réveilla. J'ouvris les yeux. le ciel était blanc, confondu de chaleur. Je ne répondis pas à Cyril; je n'avais pas envie de lui parler, ni à personne. J'étais clouée au sable par toute la force de cet été, les bras pesants, la bouche sèche.

«Etes-vous morte? dit-il. De loin, vous aviez l'air d'une épave, abandonnée.»

Je souris. Il s'assit à côté de moi et mon cœur se mit à battre durement, sourdement, parce que, dans son mouvement, sa main avait effleuré mon épaule. Dix fois, pendant la dernière semaine, mes brillantes manœuvres navales nous avaient précipités au fond de l'eau, enlacés l'un à l'autre sans que j'en ressentisse le

moindre trouble. Mais aujourd'hui, il suffisait de cette chaleur, de ce demi-sommeil, de ce geste maladroit, pour que quelque chose en moi doucement se déchire. Je tournai la tête vers lui. Il me regardait. Je commençais à le connaître. Il était équilibré, vertueux plus que de coutume peut-être à son âge. C'est ainsi que notre situation – cette curieuse famille à trois – le choquait. Il était trop bon ou trop timide pour me le dire, mais je le sentais aux regards obliques, rancuniers qu'il lançait à mon père. Il eût aimé que j'en sois tourmentée. Mais je ne l'étais pas et la seule chose qui me tourmentât en ce moment, c'était son regard et les coups de boutoir de mon cœur. Il se pencha vers moi. Je revis les derniers jours de cette semaine, ma confiance, ma tranquillité auprès de lui et je regrettai l'approche de cette bouche longue et un peu lourde.

«Cyril, dis-je, nous étions si heureux...»

Il m'embrassa doucement. Je regardai le ciel; puis je ne vis plus que des lumières rouges éclatant sous mes paupières serrées. La chaleur, l'étourdissement, le goût des premiers baisers, les soupirs passaient en longues minutes. Un coup de klaxon nous sépara comme des voleurs. Je quittai Cyril sans un mot et remontai vers la maison. Ce prompt retour m'étonnait. Le train d'Anne ne devait pas être encore arrivé. Je la trouvai néanmoins sur la terrasse, comme elle descendait de sa propre voiture.

«C'est la maison de la Belle-au-Bois-dormant! dit-elle. Que vous avez bronzé, Cécile! Ça me fait plaisir de vous voir.

– Moi aussi, dis-je. Mais vous arrivez de Paris?

– J'ai préféré venir en voiture, d'ailleurs je suis vannée.»

Je la conduisis à sa chambre. J'ouvris la fenêtre dans l'espoir d'apercevoir le bateau de Cyril mais il avait disparu. Anne s'était assise sur le lit. Je remarquai les petites ombres autour de ses yeux.

«Cette villa est ravissante, soupira-t-elle. Où est le maître de maison?

– Il est allé vous chercher à la gare avec Eisa.»

J'avais posé sa valise sur une chaise et, en me retournant vers elle, je reçus un choc. Son visage s'était brusquement défait, la bouche tremblante.

«Eisa Mackenbourg? Il a amené Eisa Mackenbourg  
ici?»

Je ne trouvai rien à répondre. Je la regardai, stupéfaite. Ce visage que j'avais toujours vu si calme, si maître de lui, ainsi livré à tous mes étonnements. Elle me fixait à travers les images que lui avaient fournies mes paroles; elle me vit enfin et détourna la tête.

«J'aurais dû vous prévenir, dit-elle, mais j'étais si pressée de partir, si fatiguée...

– Et maintenant..., continuai-je machinalement.

– Maintenant quoi?>> dit-elle.

Son regard était interrogateur, méprisant. Il ne s'était rien passé.

«Maintenant, vous êtes arrivée, dis-je bêtement en me frottant les mains. Je suis très contente que vous soyez là, vous savez. Je vous attends en bas; si vous voulez boire quelque chose, le bar est parfait.»

Je sortis en bafouillant et descendis l'escalier dans une grande confusion de pensées. Pourquoi ce visage, cette voix troublée, cette défaillance? Je m'assis dans une chaise longue, je fermai les yeux. Je cherchai à me rappeler tous les visages durs, rassurants, d'Anne. l'ironie, l'aisance, l'autorité. La découverte de ce visage vulnérable m'émouvait et m'irritait à la fois. Aimait-elle mon père? Était-il possible qu'elle l'aimât? Rien en lui ne correspondait à ses goûts. Il était faible, léger, veule parfois. Mars peut-être était-ce seulement la fatigue du voyage, l'indignation morale? Je passai une heure à faire des hypothèses.

A cinq heures, mon père arriva avec Eisa. Je le regardai descendre de voiture. J'essayai de savoir si Anne pouvait l'aimer. Il marchait vers moi, la tête un peu en arrière, rapidement. Il souriait. Je pensai qu'il était très possible qu'Anne l'aimât, que n'importe qui l'aimât.

«Anne n'était pas là, me cria-t-il. J'espère qu'elle n'est pas tombée par la portière.

– Elle est dans sa chambre, dis-je; elle est venue en voiture.

– Non? C'est magnifique! Tu n'as plus qu'à lui monter le bouquet.

–Vous m'aviez acheté des fleurs? dit la voix d'Anne. C'est trop gentil.»

Elle descendait l'escalier à sa rencontre, détendue, souriante, dans une robe qui ne semblait pas avoir voyagé. Je pensai tristement qu'elle n'était descendue qu'en entendant la voiture et qu'elle aurait pu le faire un peu plus tôt, pour me parler; ne fût-ce que de mon examen que j'avais d'ailleurs manqué! Cette dernière idée me consola.

Mon père se précipitait, lui baisait la main.

«J'ai passé un quart d'heure sur le quai de la gare avec ce bouquet de fleurs au bout des bras, et un sourire stupide aux lèvres. Dieu merci, vous êtes là! Connaissez-vous Eisa Mackenbourg?>>

Je détournai les yeux.

«Nous avons dû nous rencontrer, dit Anne tout aimable... J'ai une chambre magnifique, vous êtes trop gentil de m'avoir invitée, Raymond, j'étais très fatiguée.»

Mon père s'ébrouait. A ses yeux, tout allait bien. Il faisait des phrases, débouchait des bouteilles. Mais

je revoyais tour à tour le visage passionné de Cyril, celui d'Anne, ces deux visages marqués de violence, et je me demandais si les vacances seraient aussi simples que le déclarait mon père.

Ce premier dîner fut très gai. Mon père et Anne parlaient de leurs relations communes qui étaient rares mais hautes en couleur. Je m'amusai beaucoup jusqu'au moment où Anne déclara que l'associé de mon père était microcéphale. C'était un homme qui buvait beaucoup, mais qui était gentil et avec lequel nous avions fait, mon père et moi, des dîners mémorables.

Je protestai.

«Lombard est drôle, Anne. Je l'ai vu très amusant.

– Vous avouerez qu'il est quand même insuffisant, et même son humour...

– Il n'a peut-être pas une forme d'intelligence courante, mais...»

Elle me coupa d'un air indulgent. «Ce que vous appelez les formes de l'intelligence n'en sont que les âges.»

Le côté lapidaire, définitif de sa formule m'enchantait. Certaines phrases dégageaient pour moi un climat intellectuel, subtil, qui me subjuguait, même si je ne les pénétrais pas absolument. Celle-là me donna envie de posséder un petit carnet et un crayon. Je le dis à Anne. Mon père éclata de rire. «Au moins, tu n'es pas rancunière.» Je ne pouvais l'être, car Anne n'était pas malveillante. Je la sentais trop complètement indifférente, ses jugements n'avaient pas cette précision, ce côté aigu de la méchanceté. Ils n'en étaient que plus accablants.

Ce premier soir, Anne ne parut pas remarquer la distraction, volontaire ou non, d'Eisa qui entra directement dans la chambre de mon père. Elle m'avait apporté un chandail de sa collection, mais ne me laissa pas la remercier. Les remerciements l'ennuyaient et comme les miens n'étaient jamais à la hauteur de mon enthousiasme, je ne me fatiguai pas.

«Je trouve cette Eisa très gentille», dit-elle, avant que je ne sorte.

Elle me regardait dans les yeux, sans sourire, elle cherchait en moi une idée qu'il lui importait de détruire. Je devais oublier son réflexe de tout à l'heure.

«Oui, oui, c'est une charmante, heu, jeune fille... très sympathique.»

Je bafouillais. Elle se mit à rire et j'allai me coucher très énervée. Je m'endormis en pensant à Cyril qui dansait peut-être à Cannes avec des filles.

Je me rends compte que j'oublie, que je suis forcée d'oublier le principal. la présence de la mer, son rythme incessant, le soleil. Je ne puis rappeler non plus les quatre tilleuls dans la cour d'une pension de province, leur parfum; et le sourire de mon père sur le quai de la gare, trois ans plus tôt à ma sortie de pension, ce sourire gêné parce que j'avais des nattes et une vilaine robe presque noire. Et dans la voiture, son explosion de joie, subite, triomphante, parce que j'avais ses yeux, sa bouche et que j'allais être pour lui le



plus cher, le plus merveilleux des jouets. Je ne connaissais rien; il allait me montrer Paris, le luxe, la vie facile. Je crois bien que la plupart de mes plaisirs d'alors, je les dus à l'argent. le plaisir d'aller vite en

voiture, d'avoir une robe neuve, d'acheter des disques, des livres, des fleurs. Je n'ai pas honte encore de ces plaisirs faciles, je ne puis d'ailleurs les appeler faciles que parce que j'ai entendu dire qu'ils l'étaient. Je regretterais, je renierais plus facilement mes chagrins ou mes crises mystiques. Le goût du plaisir, du bonheur représente le seul côté cohérent de mon caractère. Peut-être n'ai-je pas assez lu? En pension, on ne lit pas, sinon des œuvres édifiantes. A Paris, je n'eus pas le temps de lire. en sortant de mon cours, des amis m'entraînaient dans des cinémas; je ne connaissais pas le nom des acteurs, cela les étonnait. Ou à des terrasses de café au soleil; je savourais le plaisir d'être mêlée à la foule, celui de boire, d'être avec quelqu'un qui vous regarde dans les yeux, vous prend la main et vous emmène ensuite loin de la même foule. Nous marchions dans les rues jusqu'à la maison. Là il m'attirait sous une porte et m'embrassait. je découvrais le plaisir des baisers. Je ne mets pas de nom à ces souvenirs. Jean, Hubert, Jacques. Des noms communs à toutes les petites jeunes filles. Le soir, je vieillissais, nous sortions avec mon père dans des soirées où je n'avais que faire, soirées assez mélangées où je m'amusais et où j'amusais aussi par mon âge. Quand nous rentrions, mon père me déposait et le plus souvent allait reconduire une amie. Je ne l'entendais pas rentrer.

Je ne veux pas laisser croire qu'il mit une ostentation quelconque à ses aventures. Il se bornait à ne pas me les cacher, plus exactement à ne rien me dire de convenable et de faux pour justifier la fréquence des déjeuners de telle amie à la maison ou son installation complète... heureusement provisoire! De toute façon, je n'aurais pu ignorer longtemps la nature de ses relations avec ses «invitées» et il tenait sans doute à garder ma confiance d'autant plus qu'il évitait ainsi des efforts pénibles d'imagination. C'était un excellent calcul. Son seul défaut fut de m'inspirer quelque temps un cynisme désabusé sur les choses de l'amour qui, vu mon âge et mon expérience, devait paraître plus réjouissant qu'impressionnant. Je me répétais volontiers des formules lapidaires, celle d'Oscar Wilde, entre autres. «Le péché est la seule note de couleur vive qui subsiste dans le monde moderne.» Je la faisais mienne avec une absolue conviction, bien plus sûrement, je pense, que si je l'avais mise en pratique. Je croyais que ma vie pourrait se calquer sur cette phrase, s'en inspirer, en jaillir comme une perverse image d'Epinal. j'oubliais les temps morts, la discontinuité et les bons sentiments quotidiens. Idéalement, j'envisageais une vie de bassesses et de turpitudes.

### CHAPITRE III

Le lendemain matin, je fus réveillée par un rayon de soleil oblique et chaud, qui inonda mon lit et mit

fin aux rêves étranges et un peu confus où je me débattais. Dans un demi-sommeil, j'essayai d'écarter de mon visage, avec la main, cette chaleur insistante, puis y renonçai. Il était dix heures. Je descendis en pyjama sur la terrasse et y retrouvai Anne, qui

feuilleterait des journaux. Je remarquai qu'elle était légèrement, parfaitement maquillée. Elle ne devait jamais s'accorder de vraies vacances. Comme elle ne me prêtait pas attention, je m'installai tranquillement sur une marche avec une tasse de café et une orange et entamai les délices du matin. Je mordais l'orange, un jus sucré giclait dans ma bouche; une gorgée de café noir brûlant, aussitôt, et à nouveau la fraîcheur du fruit. Le soleil du matin me chauffait les cheveux, déplissait sur ma peau les marques du drap. Dans cinq minutes, j'irais me baigner. La voix d'Anne me fit sursauter.

«Cécile, vous ne mangez pas?

– Je préfère boire le matin parce que...

– Vous devez prendre trois kilos pour être présentable. Vous avez la joue creuse et on voit vos côtes.

Allez donc chercher des tartines.»

Je la suppliai de ne pas m'imposer de tartines et elle allait me démontrer que c'était indispensable lorsque mon père apparut dans sa somptueuse robe de chambre à pois.

«Quel charmant spectacle, dit-il; deux petites filles brunes au soleil en train de parler tartines.

– Il n'y a qu'une petite fille, hélas! dit Anne en riant. J'ai votre âge, mon pauvre Raymond.»

Mon père se pencha et lui prit la main.

«Toujours aussi rosse», dit-il tendrement, et je vis les paupières d'Anne battre comme sous une caresse imprévue.

J'en profitai pour m'esquiver. Dans l'escalier, je croisai Eisa. Visiblement, elle sortait du lit, les paupières gonflées, les lèvres pâles dans son visage cramoisi par les coups de soleil. Je faillis l'arrêter, lui dire qu'Anne était en bas avec un visage soigné et net, qu'elle allait bronzer, sans dommages, avec mesure. Je faillis la mettre en garde. Mais sans doute l'aurait-elle mal pris. elle avait vingt-neuf ans, soit treize ans de moins qu'Anne et cela lui paraissait un atout maître.

Je pris mon maillot de bain et courus à la crique. A ma surprise, Cyril y était déjà, assis sur son bateau. Il vint à ma rencontre, l'air grave, et il me prit les mains.

«Je voudrais vous demander pardon pour hier, dit-il.

– C'était ma faute», dis-je.

Je ne me sentais absolument pas gênée et son air solennel m'étonnait.

«Je m'en veux beaucoup, reprit-il en poussant le bateau à la mer.

– Il n'y a pas de quoi, dis-je allègrement.

– Sil!>>

J'étais déjà dans le canot. Il était debout avec de l'eau jusqu'à mi-jambes, appuyé des deux mains au plat-bord comme à la barre d'un tribunal. Je compris qu'il ne monterait pas avant d'avoir parlé et le regardai avec toute l'attention nécessaire. Je connaissais bien son visage, je m'y retrouvais. Je pensai qu'il avait vingt-cinq ans, se prenait peut-être pour un suborneur, et cela me fit rire.

«Ne riez pas, dit-il. Je m'en suis voulu hier soir, vous savez. Rien ne vous défend contre moi; votre père, cette femme, l'exemple... Je serais le dernier des salauds, ce serait la même chose; vous pourriez me croire aussi bien...»

Il n'était même pas ridicule. Je sentais qu'il était bon et prêt à m'aimer; que j'aimerais l'aimer. Je mis mes bras autour de son cou, ma joue contre la sienne. Il avait les épaules larges, un corps dur contre le mien.

«Vous êtes gentil, Cyril, murmurai-je. Vous allez être un frère pour moi.»

Il replia ses bras autour de moi avec une petite exclamation de colère et m'arracha doucement du bateau. Il me tenait serrée contre lui, soulevée, la tête sur son épaule. En ce moment-là, je l'aimais. Dans la lumière du matin, il était aussi doré, aussi gentil, aussi doux que moi, il me protégeait. Quand sa bouche chercha la mienne, je me mis à trembler de plaisir comme lui et notre baiser fut sans remords et sans honte, seulement une profonde recherche, entrecoupée de murmures. Je m'échappai et nageai vers le bateau qui partait à la dérive. Je plongeai mon visage dans l'eau pour le refaire, le rafraîchir... L'eau était verte. Je me sentais envahie d'un bonheur, d'une insouciance parfaits.

A onze heures et demie, Cyril partit et mon père et ses femmes apparurent dans le chemin de chèvres. Il marchait entre les deux, les soutenant, leur tendant successivement la main avec une bonne grâce, un naturel qui n'étaient qu'à lui. Anne avait gardé son peignoir. elle l'ôta devant nos regards observateurs avec tranquillité et s'y allongea. La taille mince, les jambes parfaites, elle n'avait contre elle que de très légères flétrissures. Cela représentait sans doute des années de soins, d'attention; j'adressai machinalement à mon père un regard approbateur, le sourcil levé. A ma grande surprise, il ne me le renvoya pas, ferma les yeux. La pauvre Eisa était dans un état lamentable, elle se couvrait d'huile. Je ne donnais pas une semaine à mon père pour... Anne tourna la tête vers moi.

«Cécile, pourquoi vous levez-vous si tôt ici? A Paris, vous étiez au lit jusqu'à midi.

–J'avais du travail, dis-je. Ça me coupait les jambes.»

Elle ne sourit pas. elle ne souriait que quand elle en avait envie, jamais par décence, comme tout le

monde.

«Et votre examen?

– Loupé! dis-je avec entrain. Bien loupé!

– Il faut que vous l'ayez en octobre, absolument.

– Pourquoi? intervint mon père. Je n'ai jamais eu de diplôme, moi. Et je mène une vie fastueuse.

–Vous aviez une certaine fortune au départ, rappela Anne.

– Ma fille trouvera toujours des hommes pour la faire vivre», dit mon père noblement.

Eisa se mit à rire et s'arrêta devant nos trois regards.

«Il faut qu'elle travaille, ces vacances», dit Anne en refermant les yeux pour clore l'entretien.

J'envoyai un regard désespéré à mon père. Il me répondit par un petit sourire gêné. Je me vis devant des pages de Bergson avec ces lignes noires qui me

sautaient aux yeux et le rire de Cyril en bas... Cette idée m'épouvanta. Je me traînai jusqu'à Anne, l'appelai à voix basse. Elle ouvrit les yeux. Je penchai sur elle un visage inquiet, suppliant, en ravalant encore mes joues pour me donner l'air d'une intellectuelle surmenée.

«Anne, dis-je, vous n'allez pas me faire ça, me faire travailler par ces chaleurs... ces vacances qui pourraient me faire tant de bien...»

Elle me regarda avec fixité un instant, puis sourit mystérieusement en détournant la tête.

«Je devrais vous faire «ça»... même par ces chaleurs, comme vous dites. Vous ne m'en voudriez que pendant deux jours, comme je vous connais, et vous auriez votre examen.

– Il y a des choses auxquelles on ne se fait pas», dis-je sans rire.

Elle me lança un coup d'œil amusé et insolent et je me recouchai dans le sable, pleine d'inquiétudes. Eisa pérorait sur les festivités de la côte. Mais mon père ne l'écoutait pas. placé au sommet du triangle que faisaient leurs corps, il lançait au profil renversé d'Anne, à ses épaules, des regards un peu fixes, impavides, que je reconnaissais. Sa main s'ouvrait et se refermait sur le sable en un geste doux, régulier, inlassable. Je courus vers la mer, m'y enfonçai en gémissant sur les vacances que nous aurions pu avoir, que nous n'aurions pas. Nous avons tous les éléments d'un drame. un séducteur, une demi-mondaine et une femme de tête. J'aperçus au fond de la mer un ravissant coquillage, une pierre rose et bleu; je plongeai pour la prendre, la gardai toute douce et usée dans la main jusqu'au déjeuner. Je décidai que c'était un porte-bonheur, que je ne la quitterais pas de l'été. Je ne sais pas pourquoi je ne l'ai pas perdue, comme je perds tout. Elle est dans ma main aujourd'hui, rose et tiède, elle me donne envie de pleurer.

## CHAPITRE IV

Ce qui m'étonna le plus, les jours suivants, ce fut l'extrême gentillesse d'Anne à l'égard d'Eisa. Elle ne prononçait jamais, après les nombreuses bêtises qui illuminaient sa conversation, une de ces phrases brèves dont elle avait le secret et qui aurait couvert la pauvre Eisa de ridicule. Je la louais en moi-même de sa patience, de sa générosité, je ne me rendais pas compte que l'habileté y était étroitement mêlée. Mon père se serait vite lassé de ce petit jeu féroce. Il lui était au contraire reconnaissant et il ne savait que faire pour lui exprimer sa gratitude. Cette reconnaissance n'était d'ailleurs qu'un prétexte. Sans doute lui parlait-il comme à une femme très respectée, comme à une seconde mère de sa fille. Il usait même de cette carte en ayant l'air sans cesse de me mettre sous la garde d'Anne, de la rendre un peu responsable de ce que j'étais, comme pour se la rendre plus proche, pour la lier à nous plus étroitement. Mais il avait pour elle des regards, des gestes qui s'adressaient à la femme qu'on ne connaît pas et que l'on désire connaître – dans le plaisir. Ces égards que je surprénais parfois chez Cyril,

et qui me donnaient à la fois envie de le fuir et de le provoquer. Je devais être sur ce point plus influençable qu'Anne; elle témoignait à l'égard de mon père d'une indifférence, d'une gentillesse tranquille qui me rassuraient. J'en arrivais à croire que je m'étais trompée le premier jour, je ne voyais pas que cette gentillesse sans équivoque surexcitait mon père. Et surtout ses silences... ses silences si naturels, si élégants. Ils formaient avec le pépiement incessant d'Eisa une sorte d'antithèse comme le soleil et l'ombre. Pauvre Eisa... elle ne se doutait vraiment de rien, elle restait exubérante et agitée, toujours aussi défraîchie par le soleil.

Un jour, cependant, elle dut comprendre, intercepter un regard de mon père; je la vis avant le déjeuner murmurer quelque chose dans son oreille. un instant, il eut l'air contrarié, étonné, puis acquiesça en souriant. Au café, Eisa se leva et, arrivée à la porte, se retourna vers nous d'un air langoureux, très inspiré, à ce qu'il me sembla, du cinéma américain, et mettant dans son intonation dix ans de galanterie française.

«Vous venez, Raymond?»

Mon père se leva, rougit presque et la suivit en parlant des bienfaits de la sieste. Anne n'avait pas bougé. Sa cigarette fumait au bout de ses doigts. Je me sentis dans l'obligation de dire quelque chose.

«Les gens disent que la sieste est très reposante, mais je crois que c'est une idée fausse...»

Je m'arrêtai aussitôt, consciente de l'équivoque de ma phrase.

«Je vous en prie», dit Anne sèchement.

Elle n'y avait même pas mis d'équivoque. Elle avait tout de suite vu la plaisanterie de mauvais goût. Je la regardai. Elle avait un visage volontairement calme et détendu qui m'émut. Peut-être, en ce moment,

enviait-elle passionnément Eisa. Pour la consoler, une idée cynique me vint, qui m'enchantait comme toutes les idées cyniques que je pouvais avoir. cela me donnait une sorte d'assurance, de complicité avec moi-même, enivrante. Je ne pus m'empêcher de l'exprimer à haute voix .

«Remarquez qu'avec les coups de soleil d'Eisa, ce genre de sieste ne doit pas être très grisant, ni pour l'un ni pour l'autre.»

J'aurais mieux fait de me taire.

«Je déteste ce genre de réflexion, dit Anne. A votre âge, c'est plus que stupide, c'est pénible.»

Je m'énervai brusquement.

«Je disais ça pour rire, excusez-moi. Je suis sûre qu'au fond, ils sont très contents.»

Elle tourna vers moi un visage excédé. Je lui demandai pardon aussitôt. Elle referma les yeux et commença à parler d'une voix basse, patiente.

«Vous vous faites de l'amour une idée un peu simpliste. Ce n'est pas une suite de sensations indépendantes les unes des autres...»

Je pensai que toutes mes amours avaient été ainsi. Une émotion subite devant un visage, un geste, sous un baiser... Des instants épanouis, sans cohérence, c'était tout le souvenir que j'en avais.

«C'est autre chose, disait Anne. Il y a la tendresse constante, la douceur, le manque... Des choses que vous ne pouvez pas comprendre.»

14

Elle eut un geste évusif de la main et prit un journal. J'aurais aimé qu'elle se mit en colère, qu'elle sortit de cette indifférence résignée devant ma carence sentimentale. Je pensai qu'elle avait raison, que je vivais comme un animal, au gré des autres, que j'étais pauvre et faible. Je me méprisais et cela m'était affreusement pénible parce que je n'y étais pas habituée, ne me jugeant pour ainsi dire pas, ni en bien ni en mal. Je montai dans ma chambre, je rêvassai. Mes draps étaient tièdes sous moi, j'entendais encore les paroles d'Anne. «Cet autre chose, c'est un manque.» Quelqu'un m'avait-il jamais manqué?

Je ne me rappelle plus les incidents de ces quinze jours. Je l'ai déjà dit, je ne voulais rien voir de précis, de menaçant. De la suite de ces vacances, bien sûr, je me rappelle très exactement puisque j'y apportai toute mon attention, toutes mes possibilités. Mais ces trois semaines-là, ces trois semaines heureuses en somme... Quel est le jour où mon père regarda ostensiblement la bouche d'Anne, celui où il lui reprocha à haute voix son indifférence en faisant semblant d'en rire? Celui où il compara sans en sourire sa subtilité avec la semi-bêtise d'Eisa? Ma tranquillité reposait sur cette idée stupide qu'ils se connaissaient depuis quinze ans et que s'ils avaient dû s'aimer, ils auraient commencé plus tôt. «Et, me disais-je, si cela

doit arriver, mon père sera amoureux trois mois et Anne en gardera quelques souvenirs passionnés et un peu d'humiliation.» Ne savais-je pas cependant qu'Anne n'était pas une femme que l'on pût abandonner ainsi? Mais Cyril était là et suffisait à mes pensées. Nous sortions ensemble souvent le soir dans les boîtes de Saint-Tropez, nous dansions sur les défaillances d'une clarinette en nous disant des mots d'amour que j'avais oubliés le lendemain, mais si doux le soir même. Le jour, nous faisions de la voile autour de la côte. Mon père nous accompagnait parfois. Il appréciait beaucoup Cyril, surtout depuis que ce dernier lui avait laissé gagner un match de crawl. Il l'appelait «mon petit Cyril», Cyril l'appelait «monsieur», mais je me demandais lequel des deux était l'adulte.

Un après-midi, nous allâmes prendre le thé chez la mère de Cyril. C'était une vieille dame tranquille et souriante qui nous parla de ses difficultés de veuve et de ses difficultés de mère. Mon père compatit, adressa à Anne des regards de reconnaissance, fit de nombreux compliments à la dame. Je dois avouer qu'il ne craignait jamais de perdre son temps. Anne regardait le spectacle avec un sourire aimable. Au retour, elle déclara la dame charmante. J'éclatai en imprécations contre les vieilles dames de cette sorte. Ils tournèrent vers moi un sourire indulgent et amusé qui me mit hors de moi.

«Vous ne vous rendez pas compte qu'elle est contente d'elle, criai-je. Qu'elle se félicite de sa vie parce qu'elle a le sentiment d'avoir fait son devoir et...

– Mais c'est vrai, dit Anne. Elle a rempli ses devoirs de mère et d'épouse, suivant l'expression...

– Et son devoir de putain? dis-je.

– Je n'aime pas les grossièretés, dit Anne, même paradoxales.

28

– Mais ce n'est pas paradoxal. Elle s'est mariée comme tout le monde se marie, par désir ou parce que cela se fait. Elle a eu un enfant, vous savez comment ça arrive les enfants?

– Sans doute moins bien que vous, ironisa Anne, mais j'ai quelques notions.

– Elle a donc élevé cet enfant. Elle s'est probablement épargné les angoisses, les troubles de l'adultère. Elle a eu la vie qu'ont des milliers de femmes et elle en est fière, vous comprenez. Elle était dans la situation d'une jeune bourgeoise épouse et mère et elle n'a rien fait pour en sortir. Elle se glorifie de n'avoir fait ni ceci ni cela et non pas d'avoir accompli quelque chose.

– Cela n'a pas grand sens, dit mon père.

– C'est un miroir aux alouettes, criai-je. On se dit après. «J'ai fait mon devoir» parce que l'on n'a rien fait. Si elle était devenue une fille des rues en étant née dans son milieu, là, elle aurait eu du mérite.

– Vous avez des idées à la mode, mais sans valeur», dit Anne.

C'était peut-être vrai. Je pensais ce que je disais, mais il était vrai que je l'avais entendu dire. Néanmoins, ma vie, celle de mon père allaient à l'appui de cette théorie et Anne me blessait en la méprisant. On peut être aussi attaché à des futilités qu'à autre chose. Mais Anne ne me considérait pas comme un être pensant. Il me semblait urgent, primordial soudain de la détromper. Je ne pensais pas que l'occasion m'en serait donnée si tôt ni que je saurais la saisir. D'ailleurs, j'admettais volontiers que dans un mois j'aurais sur telle chose une opinion différente, que mes convictions ne dureraient pas. Comment aurais-je pu être une grande âme?

## CHAPITRE V

Et puis un jour, ce fut la fin. Un matin, mon père décida que nous irions passer la soirée à Cannes, jouer et danser. Je me rappelle la joie d'Eisa. Dans le climat familial des casinos, elle pensait retrouver sa personnalité de femme fatale un peu atténuée par les coups de soleil et la demi-solitude où nous vivions. Contrairement à mes prévisions, Anne ne s'opposa pas à ces mondanités; elle en sembla même assez contente. Ce fut donc sans inquiétude que, sitôt le dîner fini, je montai dans ma chambre mettre une robe du soir, la seule d'ailleurs que je possédasse. C'était mon père qui l'avait choisie; elle était dans un tissu exotique, un peu trop exotique pour moi sans doute car mon père, soit par goût, soit par habitude, m'habillait volontiers en femme fatale. Je le retrouvai en bas, étincelant dans un smoking neuf, et lui mis le bras autour du cou. «Tu es le plus bel homme que je connaisse.

– A part Cyril, dit-il sans le croire. Et toi, tu es la plus jolie fille que je connaisse.

– Après Eisa et Anne, dis-je sans y croire moi-même.

– Puisqu'elles ne sont pas là et qu'elles se permettent de nous faire attendre, viens danser avec ton vieux père et ses rhumatismes.»

Je retrouvai l'euphorie qui précédait nos sorties. Il n'avait vraiment rien d'un vieux père. En dansant, je respirai son parfum familier d'eau de Cologne, de chaleur, de tabac. Il dansait en mesure, les yeux mi-clos, un petit sourire heureux, irrépressible comme le mien, au coin des lèvres.

«Il faudrait que tu m'apprennes le be-bop», dit-il, oubliant ses rhumatismes.

Il s'arrêta de danser pour accueillir d'un murmure machinal et flatteur l'arrivée d'Eisa. Elle descendait l'escalier lentement dans sa robe verte, un sourire désabusé de mondaine à la bouche, son sourire de casino. Elle avait tiré le maximum de ses cheveux desséchés et de sa peau brûlée par le soleil, mais c'était plus méritoire que brillant. Elle ne semblait pas heureusement s'en rendre compte,

«Nous partons?

– Anne n'est pas là, dis-je.



– Monte voir si elle est prête, dit mon père. Le temps d'aller à Cannes, il sera minuit.»

Je montai les marches en m'embarrassant dans ma robe et frappai à la porte d'Anne. Elle me cria d'entrer. Je m'arrêtai sur le seuil. Elle portait une robe grise, d'un gris extraordinaire, presque blanc, où la lumière s'accrochait, comme, à l'aube, certaines teintes de la mer. Tous les charmes de la maturité semblaient réunis en elle, ce soir-là.

«Magnifique! dis-je. Ô! Anne, quelle robe!»

Elle sourit dans la glace comme on sourit à quelqu'un qu'on va quitter.

«Ce gris est une réussite, dit-elle.

– «Vous» êtes une réussite», dis-je.

Elle me prit par l'oreille, me regarda. Elle avait des yeux bleu sombre. Je les vis s'éclairer, sourire.

«Vous êtes une gentille petite fille, bien que vous soyez parfois fatigante.»

Elle me passa devant sans détailler ma propre robe, ce dont je me félicitai et me mortifiai à la fois. Elle descendit l'escalier la première et je vis mon père venir à sa rencontre. Il s'arrêta en bas de l'escalier, le pied sur la première marche, le visage levé vers elle. Eisa la regardait descendre aussi. Je me rappelle exactement cette scène. au premier plan, devant moi, la nuque dorée, les épaules parfaites d'Anne; un peu plus bas, le visage ébloui de mon père, sa main tendue et, déjà dans le lointain, la silhouette d'Eisa.

«Anne, dit mon père, vous êtes extraordinaire.»

Elle lui sourit en passant et prit son manteau.

«Nous nous retrouvons là-bas, dit-elle. Cécile, vous venez avec moi?»

Elle me laissa conduire. La route était si belle la nuit que j'allai doucement. Anne ne disait rien. Elle ne semblait même pas remarquer les trompettes déchainées de la radio. Quand le cabriolet de mon père nous doubla, dans un virage, elle ne sourcilla pas. Je me sentais déjà hors de la course devant un spectacle où je ne pouvais plus intervenir.

Au casino, grâce aux manœuvres de mon père, nous nous perdîmes vite. Je me retrouvai au bar, avec Eisa et une de ses relations, un Sud-Américain à demi ivre. Il s'occupait de théâtre et, malgré son état, restait intéressant par la passion qu'il y apportait. Je passai près

d'une heure agréable avec lui mais Eisa s'ennuyait. Elle connaissait un ou deux monstres sacrés mais la technique ne l'intéressait pas. Elle me demanda brusquement où était mon père, comme si je pouvais en savoir quelque chose, et s'éloigna. Le Sud-Américain en parut un instant attristé mais un nouveau whisky le relança. Je ne pensais à rien, j'étais en pleine euphorie, ayant participé par politesse à ses libations. Les choses devinrent encore plus drôles quand il voulut danser. J'étais obligée de le tenir à bras-le-corps et de

retirer mes pieds de dessous les siens, ce qui demandait beaucoup d'énergie. Nous riions tellement que, quand Eisa me frappa sur l'épaule et que je vis son air de Cassandre, je fus sur le point de l'envoyer au diable.

«Je ne le trouve pas», dit-elle.

Elle avait un visage consterné; la poudre en était partie, la laissant tout éclairée, ses traits étaient tirés. Elle était pitoyable. Je me sentis soudain très en colère contre mon père. Il était d'une impolitesse inconcevable.

«Ah! je sais où ils sont, dis-je en souriant comme s'il s'était agi d'une chose très naturelle et à laquelle elle eût pu penser sans inquiétude. Je reviens.»

Privé de mon appui, le Sud-Américain tomba dans les bras d'Eisa et sembla s'en trouver bien. Je pensai avec tristesse qu'elle était plus plantureuse que moi et que je ne saurais lui en vouloir. Le casino était grand. j'en fis deux fois le tour sans résultat. Je passai la revue des terrasses et pensai enfin à la voiture.

Il me fallut un moment pour la retrouver dans le parc. Ils y étaient. J'arrivai par derrière et les aperçus par la glace du fond. Je vis leurs profils très proches et très graves, étrangement beaux sous le réverbère. Ils se regardaient, ils devaient parler à voix basse, je voyais leurs lèvres bouger. J'avais envie de m'en aller, mais la pensée d'Eisa me fit ouvrir la portière.

La main de mon père était sur le bras d'Anne, ils me regardèrent à peine.

«Vous vous amusez bien? demandai-je poliment.

– Qu'y a-t-il? dit mon père d'un air irrité. Que fais-tu ici?

– Et vous? Eisa vous cherche partout depuis une heure.»

Anne tourna la tête vers moi, lentement, comme à regret.

«Nous rentrons. Dites-lui que j'ai été fatiguée et que votre père m'a ramenée. Quand vous vous serez assez amusées, vous rentrerez avec ma voiture.»

L'indignation me faisait trembler, je ne trouvais plus mes mots.

«Quand on se sera assez amusées! Mais vous ne vous rendez pas compte! C'est dégoûtant!

– Qu'est-ce qui est dégoûtant? dit mon père avec étonnement.

– Tu amènes une fille rousse à la mer sous un soleil qu'elle ne supporte pas et quand elle est toute pelée, tu l'abandonnes. C'est trop facile! Qu'est-ce que je vais lui dire à Eisa, moi?»

Anne s'était retournée vers lui, l'air lassé. Il lui souriait, ne m'écoutait pas. Je touchais aux bornes de l'exaspération.

«Je vais... je vais lui dire que mon père a trouvé une autre dame avec qui coucher et qu'elle repasse,

c'est ça?>>

L'exclamation de mon père et la gifle d'Anne furent simultanées. Je sortis précipitamment ma tête de la portière. Elle m'avait fait mal. «Excuse-toi», dit mon père. Je restai immobile près de la portière, dans un grand tourbillon de pensées. Les nobles attitudes me viennent toujours trop tard à l'esprit. «Venez ici», dit Anne.'

Elle ne semblait pas menaçante et je m'approchai. Elle mit sa main sur ma joue et me parla doucement, lentement, comme si j'étais un peu bête.

«Ne soyez pas méchante, je suis désolée pour Eisa. Mais vous êtes assez délicate pour arranger cela au mieux. Demain nous nous expliquerons. Je vous ai fait très mal?

– Pensez-vous>>, dis-je poliment. Cette subite douceur, mon excès de violence précédent me donnaient envie de pleurer. Je les regardai partir, je me sentais complètement vidée. Ma seule consolation était l'idée de ma propre délicatesse. Je revins à pas lents au casino où je retrouvai Eisa, le Sud-Américain cramponné à son bras.

«Anne a été malade, dis-je d'un air léger. Papa a dû la ramener. On va boire quelque chose?>>

Elle me regardait sans répondre. Je cherchai un argument convaincant.

«Elle a eu des nausées, dis-je, c'est affreux, sa robe était toute tachée.>>

Ce détail me semblait criant de vérité, mais Eisa se mit à pleurer, doucement, tristement. Désespérée, je la regardai.

«Cécile, dit-elle, ô Cécile, nous étions si heureux>>.

Ses sanglots redoublaient. Le Sud-Américain se mit à pleurer aussi, en répétant. «Nous étions si heureux, si heureux.>> En ce moment, je détestai Anne et mon père. J'aurais fait n'importe quoi pour empêcher la pauvre Eisa de pleurer, son rimmel de fondre, cet Américain de sangloter.

«Tout n'est pas dit, Eisa. Revenez avec moi.

– Je reviendrai bientôt prendre mes valises, sanglota-t-elle. Adieu, Cécile, nous nous entendions bien.>>

Je n'avais jamais parlé avec elle que du temps ou de la mode, mais il me semblait pourtant que je perdais une vieille amie. Je fis demi-tour brusquement et courus jusqu'à la voiture.

## CHAPITRE VI

Le lendemain matin fut pénible, sans doute à cause des whiskies de la veille. Je me réveillai au travers de mon lit, dans l'obscurité, la bouche lourde, les membres perdus dans une moiteur insupportable.

Un rai de soleil filtrait à travers les fentes du volet, des poussières y montaient en rangs serrés. Je n'éprouvais ni le désir de me lever, ni celui de rester dans mon lit. Je me demandais si Eisa reviendrait, quels visages auraient Anne et mon père ce matin. Je me forçais à penser à eux afin de me lever sans réaliser mon effort. J'y parvins enfin, me retrouvai sur le carrelage frais de la chambre, dolente, étourdie. La glace me tendait un triste reflet, je m'y appuyai. des yeux dilatés, une bouche gonflée, ce visage étranger, le mien... Pouvais-je être faible et lâche à cause de cette lèvre, de ces proportions, de ces odieuses, arbitraires limites? Et si j'étais limitée, pourquoi le savais-je d'une manière si éclatante, si contraire à moi-même? Je m'amusai à me détester, à haïr ce visage de loup, creusé et fripé par la débauche. Je me mis à répéter ce mot de débauche, sourdement, en me regardant les yeux, et, tout à coup, je me vis sourire. Quelle débauche, en effet. quelques malheureux verres, une gifle et des sanglots. Je me lavai les dents et descendis.

Mon père et Anne se trouvaient déjà sur la terrasse, assis l'un près de l'autre devant le plateau du petit déjeuner. Je lançai un vague bonjour, m'assis en face d'eux. Par pudeur, je n'osai pas les regarder, puis leur silence me força à lever les yeux. Anne avait les traits tirés, seuls signes d'une nuit d'amour. Ils souriaient tous les deux, l'air heureux. Cela m'impressionna. le bonheur m'a toujours semblé une ratification, une réussite.

«Bien dormi? dit mon père. – Comme ça, répondis-je. J'ai trop bu de whisky hier soir.»

Je me versai une tasse de café, la goûtai, mais la reposai vite. Il y avait une sorte de qualité, d'attente dans leur silence qui me rendait mal à l'aise. J'étais trop fatiguée pour le supporter longtemps.

«passe-t-il? Vous avez un air mystérieux.»

Mon père alluma une cigarette d'un geste qui se voulait tranquille. Anne me regardait, manifestement embarrassée pour une fois.

«Je voudrais vous demander quelque chose», dit-elle enfin.

J'envisageai le pire.

«Une nouvelle mission auprès d'Eisa?»

Elle détourna son visage, le tendit vers mon père.

«Votre père et moi aimerions nous marier», dit-elle.

Je la regardai fixement, puis mon père. Une minute, j'attendis de lui un signe, un clin d'oeil, qui m'eût à la fois indignée et rassurée. Il regardait ses mains. Je me disais. «Ce n'est pas possible», mais je savais déjà que c'était vrai.

«C'est une très bonne idée», dis-je pour gagner du temps.